

la fatalité me poursuivait. Une ressource toutefois me restait encore. Je proposai de lui faire grâce, à l'occasion de la Pâque, comme c'est la coutume des Juifs. Mais eux, les insensés ! préférèrent à celui-ci je ne sais quel scélérat, pris dans une sédition les armes à la main. Ils s'acharnaient sur leur proie. Des voix criaient dans le prétoire : "Crucifiez-le ! crucifiez-le !"

— "Oui, les voix de cette populace que vous aviez su tant de fois mépriser et réprimer..."

— "C'est vrai ; mais je ne me sentais plus le maître, ni de la foule ni de moi. Il fallait les satisfaire au moins en quelque chose. Vous voyez bien, Claudia, que je ne cédaï que pas à pas, et ne reculai qu'en bon ordre. Ne voulant pas prendre sur moi de faire mourir ce malheureux, je le fis battre de verges ; et, espérant que cela apaiserait cette plèbe de le voir ainsi flagellé, meurtri, épuisé, sanglant, je le lui présentai en disant : "Voilà l'homme !" Rien ne put les attendrir ; j'essayai donc de les faire rire. C'était une tactique de ma clémence de rendre ce pauvre prétendant ridicule, afin de le rendre pardonnable. Je le fis revêtir, non, pas moi, mais je laissai ma garde l'affubler d'une pourpre de dérision, l'armer d'un sceptre de roseau, le couronner d'épines, en le saluant roi. Cette fois encore, comptant désarmer leur colère par le rire ou la pitié : "Voilà votre roi !" leur dis-je. Rien n'y fit. Je dus m'entendre de nouveau crier par mille voix : "Crucifiez-le ! crucifiez-le !" — "Quoi, "crucifier votre roi !" — Je disais cela par ironie, mais eux ne riaient pas : "Au nom de la loi, reprenaient-ils, il doit mourir !"

— "La loi ! Quel autre que vous en était l'interprète, seigneur ? Était-ce à cette multitude à vous imposer la sienne ?"

— "J'étais plein d'épouvante, je me sentais poussé à une extrémité que je voulais éviter ; car ils hurlaient toujours : "Enlevez-le, crucifiez-le !" Ce qui m'impressionnait, c'est que, parmi ces voix, il y en avait de plus savamment perfides qui disaient : "Nous n'avons pas d'autre roi que "César." Celles-là m'entraient dans le cœur comme un glaive. Il y en eut même quelques-uns qui me dirent clairement que, si je faisais grâce, je n'étais plus ami de César. Je sentais encore le fantôme du dénonciateur qui rôdait autour de moi, tenant la délation suspendue sur ma tête. C'était trop fort. Que faire ? Est-ce que je pouvais me perdre moi-même pour le plaisir de sauver un homme de Nazareth ? Et, après tout, dites-moi, n'avais-je point fait mon devoir ? Le devoir ! Peut-il y en avoir d'autre, pour un magistrat romain, que de faire respecter la souveraineté de Rome ? Est-ce qu'il y a pour nous, mandataires de l'État, une autre autorité, une autre majesté, une autre divinité que la sienne ?"

"Non ; c'était trop longtemps avoir pris ce juif au sérieux. Vous savez le reste. Claudia : ce concurrent de César, ce prétendu roi des Juifs, je

lui donnai un trône, il monta sur une croix. Et pour montrer le cas que je faisais et d'eux-mêmes et de lui, je fis lire au-dessus de sa tête : JESUS NAZAREËN, ROI DES JUIFS. Le soir, justice était faite, et il avait vécu..."

Pilate se drapait et se redressait, affectant l'assurance, comme s'il venait de sauver l'Empire. Il regarda sa femme : "Mais vous semblez pleurer, Claudia ? Vous tremblez, qu'est-ce cela ? Eh quoi ? voyons, n'avais-je pas fait ce que je devais ? Qu'eussiez-vous fait vous-même ?"

*
* *

Claudia releva sa tête qu'elle tenait dans ses mains : "Ce que j'aurais fait, seigneur ? Ce que vous deviez faire ? Mais j'avais pris, dès lors, la liberté de vous le dire. Ne venez-vous pas de rappeler qu'à cette heure même je vous envoyai prier à votre prétoire : "De grâce, qu'il n'y ait rien entre vous et ce juste !"

— "Ce juste, dites-vous, Claudia ? Ce juste, disiez-vous ? oui, c'est le nom que vous lui donniez. Mais qu'en saviez-vous donc ? Est-ce qu'on est juste encore du jour où l'on devient un danger pour l'État ? Et vous, femmes, qu'entendez-vous aux affaires de ce genre ?"

— "C'est vrai, seigneur ; et voilà pourquoi vous voudrez bien me pardonner de n'avoir vu dans ce malheureux qu'un homme de bien à ménager, sinon un sage à admirer."

— "Un sage ? eh bien, oui, peut-être, ce n'était pas un homme vulgaire. Il aurait pu devenir un personnage dans son pays, s'il eût su comprendre son rôle. Mais pourquoi s'est-il aliéné à plaisir tous les puissants de sa nation ? Pourquoi ces idées de réforme et ce rêve insensé d'un royaume de Dieu ? Il a soulevé la colère, il a déchainé la vengeance. Il s'est perdu lui-même."

— "Oui, seigneur, mais cela pour le salut de son peuple."

— "Il l'eût sauvé en le dominant, car il avait de l'éloquence, de la puissance, de l'empire. On l'a bien vu après lui. Enfin, faut-il que je vous l'avoue ? moi-même, je ressentais une certaine impression étrange devant lui. Son regard entraînait dans son âme, et y jetait des troubles dont je n'étais pas le maître. Il se disait roi, et il en avait l'autorité, la grandeur ; une grandeur qui s'imposait et qui me subjuguait. Je n'ai point vu de criminel comme ce criminel-là. Il se disait descendre d'en haut et venu en ce monde pour témoigner de la vérité, et que voulait-il dire ? Je souriais et pourtant je me sentais aux prises avec un terrible mystère. Je ne pouvais deviner ce que c'était cet homme. Quand je lui parlais de mon pouvoir, il me parlait du sien. Il me disait, lui ce juif, à moi magistrat romain, que je n'aurais nulle puissance sur lui, si elle ne m'avait été conférée d'en haut, par lui apparemment ! Il me parlait, le croiriez-